

■	Brèves
↳ ■	Brian
■	Carla

Brian n'est racontable que...comme il s'est raconté. Moments d'entretiens donc, par ordre chronologique. Extraits choisis.

Mais un prélude car il y en avait un : une activité, comme parfois on en propose dans les institutions. Un bowling. Et Brian, clown triste et maladroit. Et cette balle qui semblait plus lourde que lui, qui pas une fois n'est allée droit au but, qui n'a renversé que par hasard trois malheureuses quilles. Elle allait tout de travers et lui aussi. Cette balle que je maudissais. "Imprécations de Camille"! Et lui qui "faisait le drôle". C'était pathétique. Moi aussi, face à un mauvais clown, encombrée de mon envie de pleurer.

Janvier

C'est moi qui lui propose, lors de son passage suivant à La Varappe, de parler : *si tu veux bien, assieds-toi et enlève ton nez de clown juste pendant une heure.*

Et Brian n'a pas été surpris! Il s'est assis et a enlevé son nez de clown. Tout comme si je lui avais proposé d'enlever son anorak. Il avait un autre visage, un autre langage corporel instantanément. Ce fut la première fois qu'il l'enleva. Il l'enlèvera, désormais, chaque autre fois.

Extrait. En dessous du nez de clown, il y avait un ado rempli de cicatrices. Un ado placé pendant 11 ans en famille d'accueil et qui raconte des souvenirs de douloureuse enfance. Un ado qui parle avec des mots pesés, choisis; des mots justes. Un méconnaissable Brian. Un ado dont nous convenons, à la fin de cet entretien -lui et moi- qu'il fait sans doute l'enfant qu'il n'a pas été.

Et je lui demande de bien remettre son nez de clown avant d'en rester là pour aujourd'hui. Ce qu'il fait.

Extrait. A l'entretien suivant, Brian arrive en disant "Je déteste les gens auxquels j'ai parlé". Il dit qu'il se sent bête et vulnérable quand il parle. Il pense également qu'en ne montrant pas son intelligence, on peut mieux se défendre. Il ne veut donc pas de ces entretiens.

Je lui renvoie que seul lui sait, mais aussi que je crois en mon métier et que la porte lui reste ouverte.

Février

Vingt jours plus tard, Brian me demande : *je peux te voir ?*

Extrait. Il raconte un cauchemar qui se termine bien, qui se passe dans la famille d'accueil où ils essaient de le massacrer. Ainsi commence la reconstruction de son histoire là où elle commence.

Brian parle et parle encore lors de cet entretien. Comme si, ayant décidé d'entamer ce travail psy, il voulait que, très vite, je sois dépositaire de son histoire.

Nous décidons de *nous voir* une fois par semaine, le même jour, à la même heure...de prendre le temps nécessaire à la cicatrisation de quelques-unes de ses blessures.

Extrait. Violences. Vues ou subies. Il raconte ses peurs, enfant, dans un grenier. Il dort encore aujourd'hui la lumière allumée. Il dit un petit garçon perdu au milieu d'une troupe d'adultes, trop petit pour qu'on le remarque et trop petit pour se faire remarquer. "Et aujourd'hui?", Brian répond qu'il construit sur du sable mouvant. "Ce que je construis peut s'engloutir mais, si je ne construis pas, je m'engloutis" dit-il.

Extrait. Nous sommes seuls. Mais Brian ferme la porte du bureau. Comme d'habitude.

Extrait. A propos de craintes qu'il exprime au sujet de copains homosexuels qu'il fréquente, je propose à Brian d'imaginer différents scénarios d'une pièce où il serait à la fois acteur et

¹ Horace de Corneille, vers 1301 et suivants.

scénariste. Guidée, je pense, par le sentiment que si tant de choses "lui étaient arrivées", il pouvait aujourd'hui avoir prise sur certaines d'entre elles.

Mars

Extrait. A ce stade du travail, je me disais qu'une présence -même minime- du papa de Brian dans sa vie lui était, à ce moment-là, nécessaire. Je pensais aussi que c'est en revoyant son papa dans de nouvelles conditions que Brian pourrait commencer à faire le deuil du père idéal dont l'absence lui était tellement douloureuse.

Je lui propose donc de l'inviter pour un entretien familial. Il réagit d'abord par une grande résistance, craignant que son père ne le détruise en le critiquant (ne détruise l'image que j'ai de lui?) Craignant également que cela ne coupe ce qu'il nomme "l'intimité" de ses entretiens individuels. Je lui dis que, pour moi, il s'agit de deux volets différents de mon travail ; ces fameuses casquettes avec lesquelles jonglent les psys en institution...et dont il est parfois plus difficile de parler que malaisé de les pratiquer. Quoi qu'il en soit, il me sembla que Brian en capta plus vite l'usage et l'utilité que bien des professionnels.

Une rencontre était déjà prévue avec Brian, son père et différents intervenants -car, comme bien souvent, nous étions plusieurs- pour une sorte de mise au point entre les différents services. Je m'y rendais ; troisième casquette.

Au moment des présentations, le papa de Brian me dit agressivement: "Ah! les psychologues. Il aime parler, Brian."

Cela que nous devons savoir. Cela qui si légitimement est. Leurs craintes. Les craintes de parents -parfois, souvent ou peut-être- maltraitants ; et par les intervenants -mais pour quoi?- malmenés.

Et lors de la première partie de cet entretien, il se montre très "critiquant", faisant sans cesse des remarques à Brian; de "tu n'es qu'un bon à rien" à "attention à ne pas casser la tasse" que Brian reçoit comme un petit enfant, sans broncher.

Il ne s'agit pas là d'un entretien psy mais je me demande où et comment être touchée par ce père ; touchée pour l'inviter, touchée pour travailler. Or, si Brian avait peur d'inviter son père, son père -lui aussi- avait peur de me rencontrer. Et, à un moment de l'entretien, je peux -il est possible pour moi de- faire un recadrage -et le penser ; c'est en m'adressant à Brian que je dis mon impression que toutes ces critiques de son papa me semblent être des craintes qu'il a pour l'avenir de son fils, ses fréquentations etc. et que c'est sans doute sa manière d'exprimer l'intérêt qu'il a pour lui. Qu'il y a, bien sûr, différentes façons de le faire mais que c'est la sienne.

Je suis toujours étonnée par l'effet immédiat des recadrages. C'est souvent ce qui, dans un entretien, ressemble le plus à une baguette magique. En effet, Monsieur nous dit alors plus calmement tous les conseils qu'il a déjà donnés à son fils, sans résultat. Je m'adresse alors au papa en utilisant la métaphore d'une graine que l'on plante et que l'on voudrait voir très vite pousser.

L'entretien se poursuit. A un moment -je ne sais plus comment, mais ne le "sais" jamais-, Brian parle et ils se reconnaissent tous deux comme "têtus". Puis, quelques minutes plus tard, ils sont debout essayant de voir lequel est le plus grand des deux.

Je leur propose alors de fixer un entretien familial. Il aura lieu deux semaines plus tard.

Extrait. Une toute fin d'entretien, Brian me dit "J'ai envie de mourir". Je réponds "Tu n'as pas le temps maintenant. L'école des devoirs ferme à six heures".

Il m'est difficile de théoriser sur ce type d'échanges. J'en ai eu trois fois avec Brian. Ils ont toujours eu lieu aux fins d'entretiens. Comme si je lui proposais de laisser cette menace en suspens jusqu'à la prochaine fois. Comme si je voulais lui dire: "Je crois au travail que tu fais ici. Je ne suis pas inquiète. Aujourd'hui, nous devons arrêter. Nous continuerons -mais dans une semaine- à chercher à mettre du sens sur ton histoire." Comme si je lui proposais une pause. A chaque fois, "ça a marché".

Avril

Extrait. Brian dit qu'il se sent bien pendant les entretiens mais fatigué après. Il dit aussi qu'il "se sent parfois humilié d'avoir besoin de cette aide". Mon intervention porte sur le fait que

les psy. parlent de "travail personnel". Qu'il s'agit d'un travail difficile, qu'il est normal d'être fatigué après, qu'il a, me semble-t-il, bien travaillé.

Il aborde également la question de sa sexualité. Il raconte qu'il a souvent été obligé, enfant, de "faire des choses dégoûtantes". Il dit qu'aujourd'hui il aime celles qui ne l'aiment pas et n'aime pas celles qui l'aiment. Je lui renvoie que je pense qu'il y a, pour cela, probablement de bonnes raisons, que nous pouvons les chercher, que c'est sans doute ainsi moins dangereux pour lui ; pour le moment.

Extrait. Brian a envie de mourir. Il dit que c'est trop difficile. Qu'il se sent comme devant une montagne.

J'utilise une image inspirée d'Erickson et des histoires qu'il raconte dans le livre "Ma voix t'accompagnera"². Celle d'une montagne de 3.000 mètres, celle d'à chaque fois et plusieurs fois un mètre, mètre après mètre ; celle où imaginer comment c'est de l'autre côté peut donner du courage. Mais aussi qu'il peut s'arrêter pour se reposer, qu'il a le droit de prendre un congé de courage.

Mai

Extrait. Brian arrive hors rendez-vous, les larmes aux yeux. Entre dans le bureau et dit: "Je ne suis qu'un nabot. Le médecin m'a dit que je ne grandirai plus". Et, pour la première fois, il pleure.

"Grandir"? S'agissait-il de taille? Je ne lui posai pas la question. Nous travaillons ce que cela représente pour lui d'être petit et nous en arrivons à "comment être différent de son papa et de sa maman".

La séance se termine sur un magnifique lapsus de Brian: "J'en ai marre de regarder les gens d'en haut". D'en haut? D'en bas? Il ne s'entend pas. Je le lui fais remarquer.

Juin

Extrait. Brian habite actuellement chez son papa (voir plus loin), et tout se passe plutôt bien. Mais, aujourd'hui, il a reçu son bulletin dont les résultats sont franchement mauvais. Et Brian a très peur.

J'avais mis en place avec lui qu'à chaque fin de séance, il me donne une phrase qu'il aime bien, écrite par lui ou par d'autres. Aujourd'hui, la phrase est la suivante: "Le bonheur est une notion floue. C'est toujours quand on croit l'attraper qu'il disparaît".

Je lui propose simplement de donner en même temps le bulletin et la phrase à son papa.

Juillet

Extrait. Ce que Brian ne dit pas comme cela de sa maman, c'est "Elle aurait pu être une si bonne mère pour moi et elle est si peu mère". Parfois même, c'est "Elle pourrait être une bonne mère".

Il passe dix jours chez elle pour faire des économies de nourriture et s'acheter un vélo pour ses vacances. L'entretien a lieu au sixième jour. "C'est l'enfer, dit-il. Je me sacrifie pour ma mère" au lieu de "pour mon vélo". Lapsus. Et l'on rejoint l'enfant parentifié.

Extrait. Brian va avoir 18 ans. Il dit que l'ascension de la montagne avance et qu'il se sent "grandi". Nous parlons de mérite et de reconnaissance.

Brian évoque la cicatrice qu'il a sur le visage. Qui cicatrise bien mais fait encore mal par endroits. Comme les autres.

Et l'histoire s'est poursuivie...

Mais entre ces temps, comme prévu, deux rencontres avaient eu lieu avec le père de Brian.

La première.

Il s'installe et sort immédiatement de sa poche un avis de retard à l'école. Il hurle qu'il en a assez de recevoir ces petits cartons verts, que Brian n'est qu'un paresseux etc...Cela dure de longues minutes. Brian est sans voix, ployant sous le poids de cette colère paternelle. Mes collègues (dans le bureau à côté) me diront plus tard qu'ils en étaient comme pétrifiés.

² "Milton Erickson raconte. Ma voix t'accompagnera". Textes commentés par Sydney Rosen. Hommes et Groupes éditeurs 1986.

Je laisse le temps à cette colère de s'exprimer. Il me semble qu'il aurait été vain de tenter tout de suite autre chose. Puis, je demande à ce papa comment c'était pour lui, à l'école, quand il avait l'âge de Brian. L'une de ces questions "toutes simples". Il raconte. Ça n'allait pas du tout. Il a dû arrêter sa scolarité à 15 ans et il a commencé à travailler. S'il avait un diplôme aujourd'hui, il aurait pu ouvrir sa petite entreprise. Petit à petit, tous deux comprennent. Changement d'ambiance, bien entendu. Bien entendu ! Petite tâche de fin d'entretien: s'ils le souhaitent, se voir pendant les deux semaines qui viennent mais ne jamais parler d'école. Je dis à Monsieur qu'il peut me téléphoner, s'il est très en colère, que ce que je lui demande là va être très difficile pour lui. Mais il est d'accord pour essayer.

La deuxième.

Le père et le fils arrivent ensemble, détendus, complices même. La tâche a fonctionné et Monsieur dit en souriant: "Ici, on va enfin pouvoir parler école". Il n'a reçu qu'une fiche-retard, justifiée ultérieurement par un certificat médical.

Au tout début de cet entretien, Brian demande à son papa s'il peut aller habiter chez lui pendant les deux semaines d'examens. Il lui demande de l'aider à se réveiller à temps et de lui préparer de bons petits plats. Monsieur est d'accord et dit avec humour qu'il va "peser le petit agneau au début et à la fin du séjour".

Nous parlons d'accords concrets sur différents points de la cohabitation: vaisselle, rangement etc...

"Brian a toujours cru que je ne l'aimais pas", dit Monsieur. Et Brian, sourire aux lèvres, répond: "Oui, c'est vrai".

Et l'histoire s'est poursuivie... puisque toujours les histoires se poursuivent. Parfois différemment. Lorsque, par exemple, "*...chacun a appris que le thérapeute reconnaît et fait confiance en ce que chacun est et en ce que chacun peut donner*"³, comme l'écrit A-M.Nicolo. Le thérapeute, bien sûr. Et chaque autre du système thérapeutique.

³ dans "La création du système thérapeutique", ESF éd. 1987, p. 182.